

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 59 (1921)
Heft: 33

Artikel: Chef de course : (suite)
Autor: W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-216606>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

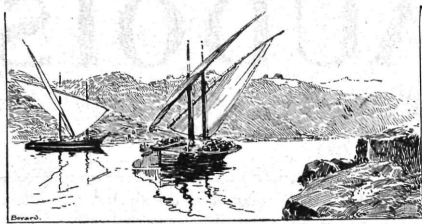
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



A SUIVRE

LA page est là, devant moi, immaculée; j'ai la plume en main; je l'ai déjà trempée dans l'encrier. Que vais-je écrire?... Ah! ça, vous me rendriez un fier service en me le disant. Et, pourtant, l'imprimeur attend et, derrière lui, plus impérieux encore, il y a le lecteur, il y a l'abonné qui a payé son abonnement. Il en veut pour son argent. C'est tout naturel. Et il n'entend pas qu'on le serve au hasard du pot, ni qu'on s'excuse sur le thermomètre et ses 36 degrés, à l'ombre, de la pauvreté du menu. Allons, journaliste, torture-toi le crâne pour en extraire la substantifique moelle qui doit tour à tour charmer et égayer l'abonné.

Je me suis levé de mon siège; j'ai fait deux ou trois fois le tour de ma chambre. Comme je souffrais de la chaleur, j'ai enlevé mon veston. Ça ne suffit pas, j'ôte encore mon gilet; même, je décroche mes bretelles dont la pression me donne la sensation d'un joug très pesant sur les épaules. L'habit, le gilet, les bretelles... je suis obligé de m'en tenir là; la décence ne m'en permet pas plus. Je m'éponge le front, la nuque; j'ai retroussé jusqu'au coude, même plus haut, les manches de ma chemise; j'ai l'air d'un garçon boulanger ou boucher s'appropriant au travail, plus encore que d'un malheureux martyr du journalisme.

Je suis allé deux ou trois fois à la fenêtre; j'ai regardé un moment le mouvement de la rue, espérant y trouver le sujet d'article et l'inspiration qui me font défaut. Du bout des doigts, j'ai battu du tambour sur les carreaux; j'ai tourné et retourné trois ou quatre fois dans ma poche mon trousseau de clefs.

Je suis revenu à ma table de travail; je me suis pris à deux fois la tête à deux mains, dans un geste désespéré. J'ai retrempé ma plume dans l'encrier; j'ai donné à ma feuille de papier, toujours immaculée, une inclinaison qui facilite l'écriture. Avec son petit air penché, elle semble me dire :

— Allons, voyons, vas-y! Un peu de courage, que diable!

Vas-y! Vas-y! C'est vite dit...

J'ai les mains fiévreuses; elles sont brûlantes et collantes. Je m'en vais au robinet de l'évier que j'ouvre à plein goulot afin d'avoir de l'eau glacée. Je la fais couler abondamment sur mes bras et sur mes mains. Un délicieux sentiment de fraîcheur me parcourt tout le corps. C'est le réveil de l'intelligence et de l'esprit. Ah! cette fois, je crois que ça y est. Ma plume, tiens-toi bien!

D'un pas alerte, je regagne ma table de travail, je m'assieds; je reprends ma plume; je la retrempe dans l'encrier; je me penche sur le papier, impitoyablement immaculé et j'écris le chiffre 1 à l'angle supérieur de droite. Ce chiffre 1 en appelle d'autres, n'est-ce pas. Les idées vont accourir en masse; la plume, leur fidèle interprète, va glisser légère sur le papier; les feuillets succéderont, rapides, aux feuillets... Lecteurs, gare l'avalanche!

Oh! mais, comment écrire quand la soif vous torture. Il faut l'éteindre, cette soif; l'éteindre à fond et pour longtemps. Allons boire un bock bien mousseux et bien frais. Je recroche mes bretelles; je passe mon gilet; je passe mon veston; je mets mon chapeau. Un saut à la brasserie la plus voisine, un bock sur le pouce et revenons bien vite au travail.

A la brasserie, j'ai trouvé un ami. On a babillé. Une heure s'est écoulée. Diable!

— Adieu, mon vieux, je te quitte; il me faut aller écrire mon article. Le devoir et l'inspiration n'attendent pas. Au revoir!

J'ai ôté de nouveau mon veston, mon gilet, mes bretelles. J'ai repris la plume, je l'ai retrempée dans l'encrier... et je l'ai reposée. J'ai taillé un crayon, machinalement, sans savoir trop pourquoi. Je suis allé à ma bibliothèque; j'y ai pris un livre, au hasard;

je l'ai ouvert à la première page venue; c'étaient des vers. Mes yeux se sont promenés, sans voir, sur les petites lignes régulières; puis j'ai fermé le livre et l'ai remis à sa place.

De nouveau à ma table de travail, j'ai rêvassé un moment, renversé dans ma chaise; inconsciemment, j'ai sorti mon petit canif et me suis nettoyé les ongles, qui n'avaient nul besoin de cette opération. J'ai repris la plume et j'ai repassé, en les accentuant un peu, sur les traits du chiffre 1 que j'avais écrit à l'angle de la feuille, dont il profane seul la virginité. Puis...

Puis... ce fut tout!...

J. M.



TABLEAU CHAMPÊTRE

Les petits bergers.

Les petits bergers vont aux champs, poussant devant eux leurs troupeaux dans l'herbe haute toute chargée de rosée. Les vaches broutent en agitant leurs clochettes. Il fait clair, il fait beau, c'est la fin de septembre.

* * *

Les petits bergers font des feux avec des branches mortes et quelques feuilles sèches. Dans l'air monte le bon fumer des pommes de terre cuisant sous la cendre. Ils ont aussi des pommes et des poires ambrées ramassées au hasard sous les arbres chargés d'une riche récolte.

* * *

Les petits bergers sont heureux de vivre. Les fumées de leurs feux se trainent sur les champs pareilles à de longues chemises grises. Un peu de brume flotte aux pentes des collines, les feuilles tombent et l'on entend le vent.

* * *

Les petits bergers font claquier leurs fouets, par joie et par orgueil, ou pour exercer leur adresse. L'ombre gagne vers la forêt, elle s'étend le long des haies où les feuilles jaunissent et où l'on aperçoit des bouquets de noisettes mûres. Quand on sent la fatigue, on va s'asseoir sur les talus où l'herbe commence à jaunir; on rêve, on est mélancolique parce que la neige est descendue sur la montagne.

Jean des Sapins.

Les domestiques. — Un agriculteur de Donatryre envoie l'autre jour son domestique à Avenches :

— Jacques, lui dit-il, il te faut aller en ville, chercher une chaudière, dont on annonce l'arrivée à la gare. Prends les deux chevaux, la montée sera pénible.

— Puisque vous descendez à Avenches, lui dit sa maîtresse, achetez-moi, chez M. Bloch, un paquet d'aiguilles; voici cinquante centimes.

Le domestique attelle les deux chevaux et part. Vers le soir, et après de nombreux arrêts le long de la route, Jacques rentre au logis.

— Voici vos aiguilles, madame; il y en a de tous les numéros, dit-il à sa maîtresse assise devant la maison, en compagnie de son mari.

— Et la chaudière, où est-elle? demande ce dernier.

A cette question, Jacques rougit et se prenant la tête à deux mains :

— Sapristi!... je n'y ai plus repensé!

CHEF DE COURSE

(Suite.)

Le quai de la gare est envahi... de Vaudoises! Bruyantes, joyeuses, elles nous acclament. Le train est en vue. Je crie, j'appelle, je fais force gestes pour les convaincre de traverser la voie ou tout au moins de ne pas partir.

— On n'y va pas, on n'y va pas, crie-t-on désespérément.

Peine inutile, elles ne veulent rien entendre. Elles ont bien compris, mais, trouvant le contr'ordre stupide, elles s'en fichent!

Le train a stoppé. Il est lourdement chargé... de Vaudoises. Celles de Territet, de Montreux! De toutes les portières surgissent des minois réjouis, encadrés de la jolie et gracieuse coiffe à dentelles. Nous, du quai, les conjurons de descendre. Elles, au contraire, nous invitent à monter. Le conseil est bon, mais comment le suivre : nous sommes toutes à moitié vêtues, n'avons ni argent, ni billet!

— Descendez, Mesdames desc...

En un clin d'œil quatre bras vigoureux m'empoignent, me soulèvent, me portent dans le wagon. Je suis dans le train et il se met en marche!!! Impossible de redescendre! Du marche-pied je crie :

— Mademoiselle Cochard, allez éteindre mon gaz et fermer ma porte.

Déjà on ne voit plus Clarens, on n'entend plus les appels de nos compagnes, laissées au désespoir sur le quai.

Et nous de discuter. Toutes ces dames m'entourent. On m'offre de l'argent, des vivres. Les unes, même, veulent absolument se décoiffer pour me coiffer... Je n'ai pas faim, je suffoque, je m'excite :

— Pourquoi donc, Mesdames, êtes-vous parties?

— Parce qu'il fait beau temps et parce que nous étions en route quand le contr'ordre nous est parvenu.

— Et nous, à Glion, nous n'avons rien su.

— Vevey! crie l'employé.

Vevey déjà! Sur la proposition d'une dame de Brent qui avait vu sa sœur rester parmi les « obéissantes », je saute au Bureau du Chef de gare le prier de téléphoner à Mademoiselle la Secrétaire, à Clarens, de vite organiser la course en camion et de nous rejoindre au Mollendruz.

J'ai su, plus tard, que ces dames de Clarens, au reçu de ce conseil téléphonique, le crurent de la part de la Présidente ravisée et probablement dans le train. Elles n'eurent pas même l'idée de le faire dire aux Montreusiennes, d'ailleurs. Celles de Clarens seules profitèrent du camion... du cher camion! 250 francs!

Dans le train, arrivant à Lausanne, tout à coup surgit à mon esprit la pensée qu'il me fallait de nouveau demander aux Bioux les camions contremandés le matin. Il fallait aussi aviser le tenancier de Mollendruz pour qu'on trouve à dîner là-haut. Je téléphonerai donc encore une fois au Pont pendant l'arrêt de 12 minutes en gare de Lausanne. Je compte les participantes : cinquante-sept au lieu de cent-quatre. Deux camions suffiront.

— Est-ce bien nécessaire de téléphoner, me dit quelqu'un.

— Vous manquez le train, dit une autre.

— Laissez aller mon mari, dit Madame Guillot, il ne sait pas où est la cabine du téléphone, mais il la trouvera bien.

— Je préfère aller, dis-je, c'est plus simple.

Monsieur Guillod me donne un écu, je m'empresse de descendre du train, je cours chercher de la monnaie. Oh! le téléphone automatique! Quelle invention pour qui n'a pas les pièces de monnaie diverses, pas de temps à perdre et pas l'habitude du livre des abonnés!

— Le Pont, s'il vous plaît.

— Le Pont est encore fermé, il est 8 heures moins cinq. Attendez cinq minutes ou bien mettez 50 centimes en plus pour la surtaxe.

Je n'ai que des pièces de 1 franc et de 20 centimes.

Si j'avais eu l'esprit en place, j'aurais su mettre dans l'appareil trois pièces de 20 centimes; dans les grandes entreprises, on n'en est pas à 10 centimes près! Mais non, je cours au guichet, demande deux pièces de 50 centimes contre 1 franc; je reviens à l'appareil, la communication est occupée! Un em-



5 QUINZE JOURS DANS LE HASLI

Cette louange méritée par son âne rendit l'Anglais si triomphant que déployant un petit drapeau britannique, il le fixa sur la tête de l'impassible animal et le proclama *Roi des Alpes*, comme il l'avait acclamé déjà le premier *Rajah des Hindoustani*, quand il avait gravi le colosse de l'Inde, le célèbre Himalaya.

Mais la nuit tombait, comme un couvercle de marbre noir, sur les sommités rocheuses; l'air fraîchissait vif et pénétrant. Il est dans la nature humaine de rechercher le bien être. Frantz se leva, se mit en quête et découvrit une espèce de grotte; l'âne Mouni fut tout heureux de trouver cette écurie naturelle, dans un endroit où il n'avait pas senti l'odeur du fenil et de la litière.

C'était l'heure du souper. Frantz sortit de sa gibecière les petites provisions de bouche qu'il avait apportées. La vue d'un gros saucisson accompagné d'un pain blanc et d'une bouteille de vin, mit l'Anglais en belle humeur. Il allongea la main pour s'emparer du pain mais ce mouvement fut si brusque que Frantz en sentit bientôt les conséquences; il retira vivement la tête en se frottant un œil et en grommelant quelques paroles un peu vives.

— Pardon, lui dit l'Anglais, vous avez mis votre œil dans le doigt de moà.

— Fichtre, répartit Frantz sèchement, c'est vous, milord, qui m'avez mis le doigt dans l'œil. Si je ne suis pas éborgné, je la réchappe belle.

— Oh! fit l'Anglais phlegmatiquement, si vous aviez le malheur de perdre l'œil, je ferai remettre à vous un bel œil émaillé pour vous rendre la vue.

— Bien obligé, j'aime mieux garder mes yeux.

A part cet incident, tout se passa assez bien. Le repas fut un souper d'anachorète, léger et frugal. On se rationna, comme dans les voyages de long cours, et l'on causa après souper en regardant brûler un bout de chandelle. Le sommeil semblait vouloir clôturer leurs paupières, l'Anglais se colla étendu au dos de son âne; mais s'il avait chaud d'un côté, les fraîcheurs de la nuit le saisissaient de l'autre et le pénétraient jusqu'à la moelle des os. Accablé par cette angoisse, il dit naïvement à Frantz :

— Bon camarade, pourriez-vous pas faire le plaisir de fermer un peu la porte ?

— Impossible, milord, répondit Frantz gaiment.

— Pourquoi ?

— Le bon Dieu a oublié d'en mettre aux grottes. Mais si vous avez froid, je vous conseille de vous lever et de marcher vivement pour stimuler la circulation du sang. Venez, je vous tiendrai compagnie pour qu'il ne vous arrive pas de malheur sur le plateau.

L'Anglais se leva, s'enveloppa le cou et les épaules dans son plaid, se rifflarda de son parapluie qu'il transforma en paravent et sortit se promener avec Frantz. Le ciel s'illuminait d'une clarté crépusculaire du côté du Saint-Gothard; elle grandissait, les objets devenaient presque distincts. Frantz ne put plus tenir en place. Reprenant ses goûts de chasseur, il fit semblant d'assigner à l'Anglais un poste d'observation, tandis qu'il allait épier un peu loin si des chamois étaient au gîte, et il s'éloigna en marchant sans faire de bruit.

Tout à coup, l'Anglais laissé seul, en se tournant vers l'est, vit, derrière, le pic blanc d'un rocher se dressant parmi une forêt de cimes dentelées, apparaître un point lumineux, ressemblant à une étoile, à un brasier, puis à un globe en feu, croître, monter, s'élargir sous une forme arrondie. Il reconnut, après avoir cru assister à l'éruption d'un volcan, qu'il assistait au lever de la pleine lune.

Cette vue le plongea dans l'extase d'une joie mystique; croisant les bras sur sa poitrine, il s'inclina avec componction et murmura en forme de prière :

— O l'améthyste de mon quieür ! Toi que je h'adore comme le divinité d'une tendre amante ! Toujours quand je ai regardé et souri à toi sur les montes de toute le monde, tu avais regardé et souri à moà sur

ployé se chargera de téléphoner pour moi, car mon train est prêt... D'un bond, je m'enfuis, traverse le hall, fends l'air, cours sous voies jusque là-bas au fond à la quatrième. J'arrive au perron... mon train part ! Quelle dé faite ! Je vois mes Vaudoises aux portières... elles pleurent !

Voyez-vous, quand la guigne s'en mêle... Que faire ? Rire ? Pleurer ? En tout cas, m'en aller de là où je suis la risée de tout le monde... O ! cruauté du sort !

Pensez-vous : une Vaudoise court-vêtue, tête nue, suant, égarée, perdue, pauvre et errante sur les quais de la gare de Lausanne...

Blottie dans un coin de la salle d'attente, je verse quelques larmes de dépit, de colère. Cela me soulage. Je reprends mon courage. Pas un instant le souvenir de mes compagnes de Clarens qui allaient peut-être passer en camion, ne me vint à la pensée ! Je n'aurais eu alors qu'à les attendre à l'Avénué de Rumine ou à St-François. Non, je n'y pense pas, je ne vois que celles qui bientôt seront à la Vallée sans moi !

Des tas de gens me conseillent :

— Prenez un taxi, me dit l'un.

— Allez à pieds, me dit un jeune blanc-bec ironique.

Un taxi ! oui, un taxi, c'est ça !

Me voilà courant là-bas à travers la place au-delà de laquelle je vois deux voitures.

— Où pourriez-vous, demandai-je, rattraper le train de Vallorbes ?

— Il faut regarder l'horaire. Peut-être à La Sarraz, mais sans pouvoir l'affirmer.

— Combien me coûterait la course d'ici au Molendruz ?

— Cent francs.

— Ouf ! j'y renonce.

Je retourne dans un coin de la salle d'attente. Aussitôt j'en ressors : il faut que je m'en aille, n'importe où, mais que je m'en aille. Voyons l'horaire. A 8 h. 25 il y a un train sur Neuchâtel. Si je le prends ?

— Oui, me dit un employé, prenez-le jusqu'à Charvornay et, par Orbe, Croy, vous atteindrez le Molendruz.

Ignorant le prix du billet et ne voulant pas non plus passer une journée « affamée et misérable », il me fallait un peu d'argent... — j'allais dire en poche, je n'en avais point ! — Je connais un des sous-chef, il me prêtera. Allons à sa recherche. Il a fait le service de nuit, il est sans doute couché, mais son appartement est dans le bâtiment de la gare. Je monte deux à trois étages, je sonne à sa porte. Une fillette ouvre.

— Va vite, ma petite, demander 50 francs à ton papa pour Mademoiselle W... de Clarens qui a perdu son portemonnaie.

— Voilà, Madame, me dit-elle aimablement en m'apportant, en effet, un billet de 50 francs.

Il y a de braves gens — à part les autres — à la gare de Lausanne ! (A suivre.) W.

BIBLIOGRAPHIE

LA PATRIE SUISSE. — Vingt superbes illustrations avec autant d'articles, voilà ce que nous apporte le n° 726 (20 juillet) de la *Patrie suisse*. Il s'ouvre avec un portrait du docteur J.-L. Isler, consul général suisse à Shanghai, puis viennent une longue série d'actualités : Fête cantonale de gymnastique à Carouge; Arrivée à Bâle de la Commission internationale du Rhin; Exposition suisse de l'Industrie hôtelière à Bâle; Conférence contre la traite des femmes et des enfants à Genève; Assemblée générale des odontologistes suisses à Berne; Incendie des Acacias-Genève; Incendie de forêt près de Sierre; Passage du zeppelin « Bodensee » à travers la Suisse; Tir cantonal bernois d'Interlaken.

On y admirera une superbe vue du château d'Estavayer, dit de Chenaux, et le monument élevé à Spiez à la mémoire des soldats morts. On y verra Gœtheanum, à Dornach, près de Bâle, et le nouveau port de Bâle au petit Huningue.

TEMPS PERDU. — Docteur, vous aviez envoyé ma femme et ma belle-mère aux eaux pour changer d'air...

— Eh bien ?

— Eh bien ! elles en sont revenues avec le même air désagréable.

les montes de toute le monde. Je voulais transmettre au postérité ton grâce candide et ton virginal beauté.

Il jeta encore un long et doux regard sur la reine de la nuit, et, prenant ses tablettes, il écrivit au crayon :

« Le lune dans le Switzerland, il choisissait tous jours, comme dans le Himalaya de l'Inde, son couche, de préférence, dans le plus haute montagne, toute majestueuse et toute blanche. Quand il sortait de sa cailloute, il était toujours plus grosse qu'une fromage de Cheister; mais dès qu'il monté dans le empyrée, il vient toute petite, parce que son modestie rougisse d'être plus grosse qu'un fro-mage de Chester ».

Satisfait de sa prose, milord remit ses tablettes dans sa poche et revint tout pensif devant la porte de la grotte. L'âne s'était levé et n'étant pas attaché par un licou, il voulut prendre les airs d'un amateur des beautés nocturnes de la nature. Il vint se frôler contre le flanc de son maître, qui lui passa la main sur la dos. Frantz revenait à pas de loup avec l'al-lure d'une vedette qui a découvert l'ennemi.

(A suivre.)

Ménil CATALAN.



ASSOCIATION DES VAUDOISES

Pour Gryon.

Pour le concours de costumes de Gryon (24 et 25 septembre 1921), les Vaudoises sont priées de bien vouloir préparer les chants suivants :

Juste Olivier : *L'Helvétie* : 1. Il est, amis, une terre sacrée... — 2. La liberté, depuis les anciens âges...

Juste Olivier : *La Taveyenne* (écrite à Gryon en juillet 1869) : 1. Voici la Mi-Été, bergers de nos montagnes... — 2. Nous autres montagnards, avons aussi nos fêtes... — 3. Allons, jeunesse, allons, la danse nous appelle... — 4. Notre salle de bal est la verte pelouse... — 5. Les filles, les garçons, à tourner se hasardent... — 6. Les yeux noirs, les yeux bleus, et le petit sourire... — 7. Plus d'un regarde aussi, qui n'est pas de la danse... — 8. Ainsi nous de Gryon, dansons en Taveyenne... — 9. C'est un vieux chansonnier, qui fit la chansonnette...

Doyen Curtat : *Le Canton de Vaud* : 1. Chantons notre aimable patrie... — 2. De bon matin, loin du village... — 3. Bergère assise aux champs seulette... 4. Quand la nuit fait tout disparaître... — 5. Lorsque la vieillesse pesante...

ROYAL BIOGRAPH. — On apprend avec plaisir que le Royal Biograph donnera cette semaine *Le Charretier de la Mort*, le chef-d'œuvre de l'art cinématographique suédois. Outre son puissant et indiscutable intérêt dramatique, *Le Charretier de la Mort* est animé d'un grand souffle moral qui le rend aussi utile qu'il est beau. A la partie comique, *Pigratt danseuse*, un succès de fou rire des plus récents avec le désopilant Picratt. Enfin *Royal-Revue*, documentaire mondial des plus intéressants et *Gaumont-Journal* avec ses actualités du monde entier.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE PHOTO-PALACE - LAUSANNE

1, Rue Pichard

Rue Pichard,

Noblesse

vermouth délicieux

SE BOIT GLACE G. 162 L

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT. J. MONNET, édit. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.